

## **Laetitia Duchatelle Baietto\***

### **Résistances au toucher :**

**Quand les réticences du thérapeute viennent redoubler l'insupportable qu'il peut y avoir à se laisser toucher pour un enfant**

J'ai choisi aujourd'hui de vous parler du travail fait par un enfant en relaxation, et de la façon dont j'ai pris conscience, après-coup, des difficultés que j'avais rencontrées lorsqu'il s'était agi pour moi de le toucher.

Victor m'a été adressé à presque 7 ans par une psychomotricienne, parce que des colères régulières et conséquentes étaient rapportées dans le cadre familial, ainsi qu'une difficulté à supporter de ne pas réussir exactement comme il le souhaitait certaines tâches dans le contexte scolaire.

Victor est né prématurément, à 31 semaines d'aménorrhée, et pesait 1,7 kg à la naissance. Après plusieurs semaines en couveuse, il a pu se passer d'aide respiratoire à huit semaines de vie. Ayant fait l'objet d'un suivi pédiatrique rapproché jusqu'à l'âge de 9 ans, il n'a pas eu de complications ni de séquelles corporelles et cognitives à cette prématurité. Sa mère a cependant rapporté dans les premiers entretiens, avec une grande émotion, l'arrêt cardiaque qu'il avait fait dans ses bras à six semaines, et le fait qu'elle continuait alors d'y penser régulièrement.

Après un travail psychothérapique qui a duré cinq mois, ponctués d'entretiens avec ses parents à propos de son histoire, notamment néonatale, une amélioration comportementale est constatée par les parents de Victor, qui envisagent un arrêt des séances.

Je ne suis pas convaincue par cette amélioration symptomatique. Les dessins de Victor ne présentent pas d'évolution nette, la répétition s'affirmant plutôt du côté du mortifère avec des motifs alternant forteresses et batailles gagnées d'avance au cours desquelles il s'agit « d'écraser l'autre pour sauver sa peau », l'idée du combat et de l'invincibilité venant alors recouvrir celle de la mort. Nous convenons que Victor viendra encore pour quelques séances. Lorsque je le reçois quatre semaines plus tard, il s'est montré particulièrement nerveux et agressif avec sa mère pendant les vacances de Noël, et m'apparaît en effet très agité et inquiet, tenant à me montrer tous les endroits de son corps qui lui font mal, pour une raison ou une autre, et commençant à se dévêtir pour me demander de regarder. La mise en avant, pour la première fois, de ce réel du corps et les questionnements que Victor apporte me permettent de penser à proposer une cure de relaxation Bergès.

### **Première période**

Au cours de la première séance, Victor indique que son image de calme est « une grosse bombe qu'il faut désactiver seulement en arrachant la mèche ». « A l'intérieur de cette bombe, précise-t-il, il y a plein de bombes qui vont aller sur toute la terre ».

Il rend peut-être compte par là, entre autres, de l'effet qu'a sur lui la proposition de détente et le risque qu'il encourrait à s'y prêter. Dès cette première séance de relaxation la mort est présente, et Victor formule les choses de façon beaucoup plus directe et désarçonnante que dans le cadre de la psychothérapie qui a précédé : « T'imagines si en mai la bombe explosait ? » Alors que je lui réponds que j'ai du mal à me représenter ce qu'il dit, il affirme :

*\*Psychologue ,Psychanalyste*

« Bah oui parce que toi t'as pas envie de mourir ». « Cette bombe a été créée par le général de Gaulle », ajoute-t-il lorsque je lui demande de m'en dire un peu plus, « qui est mort de vieillesse », et donc, bien que très fort, « qui est mort quand même ».

A la deuxième séance, Victor demande si son bras doit être « tout ramolli », et déclare qu'il va l'appeler « mon bras endormi ». Je constate durant cette séance que Victor parle de façon ininterrompue. Lorsque je lui rappelle qu'il s'agit ici d'essayer de voir ce qui se passe pour lui lorsqu'il essaie de détendre son bras, il mentionne les douleurs qu'il ressent dans les épaules, et pour les décrire parle de marteau, de brûlure, de tronçonneuse. « Je sais ce qui se passe : c'est comme si des bactéries venaient et que les anticorps ne pouvaient rien faire. »

Lors de la 3<sup>e</sup> séance, Victor réagit vivement à la proposition que les bras prennent du poids et s'enfoncent dans le matelas. Il cherche « un vrai poids » dans la pièce, et même, quelques séances plus tard, « un boulet » pour enfoncer ses bras dans le matelas. Ce verbe « s'enfoncer » lui évoque des sables mouvants, et lorsque je lui propose « porter », il répond qu' « alors on tombe et on se noie ». Le motif de la chute s'impose d'ailleurs par la suite : à la 5<sup>e</sup> séance, Victor tombe à deux reprises du divan puis se projette sur le matelas pour « sentir », dit-il, qu'il s'enfonce. Ces chutes inaugurent une série qui s'étendra sur une grande partie du travail.

Au début de la 4<sup>e</sup> séance, Victor choisit la guerre comme image de calme, réagissant à mon étonnement de la façon suivante : « Il y a des gens que ça calme, de tirer ». Pendant quasiment toute la séance, il mime un soldat embusqué, ou qui mange, s'interrompant ponctuellement pour les touchers et les mobilisations – donnant alors à toucher des bras qui paraissent totalement détendus, « comme la psychomotricienne lui avait appris à faire », dit-il. Là encore, cette séance ouvre sur une période relativement longue du travail, au cours de laquelle les séances sont consacrées à un jeu autour de la guerre, ponctué de références à la Première et la Seconde Guerres mondiales, et caractérisé par une agitation motrice intense. Victor me prévient ainsi, en début de séance, qu'il va faire la guerre : « Je vous écouterai mais j'ai décidé de faire ça pour ne pas m'ennuyer. » Il aménage les choses, faisant semblant que c'est la nuit et que le soldat dort pour se plier à ce qu'il reçoit manifestement comme des directives.

Cette cure est difficile pour moi et me laisse régulièrement perplexe : Victor alterne des temps de jeu à l'allure frénétique, parlant de façon incessante, tombant du matelas, et des « moments de détente », qu'il ne peut tenir bien longtemps, et au cours desquels il me paraît se mettre volontairement dans un état de passivité complète. Quand j'annonce les touchers et les mobilisations, d'une secousse brutale Victor s'allonge puis se rend disponible, tout en s'absentant. Je pense alors aux corps des nourrissons prématurés, ou à ceux de certains enfants du service de soins dans lequel je travaille par ailleurs : des corps-objets, auscultés et manipulés.

Lorsqu'un jour je lui formule que la guerre à laquelle il joue me semble être une façon de parler de la mort tout en étant très actif, et que je lui demande ce que serait alors pour lui la relaxation, il commence par ne pas me répondre, se met dans une position acrobatique et me dit : « Regarde, j'ai la force de ne pas tomber ». Puis il revient à ma question : « Quand je fais la relaxation je suis léthargique. » Il est très étonné alors d'apprendre qu'avec la léthargie il est aussi question de mort.

A l'agitation corporelle permanente s'adjoignent souvent une apparente opposition et un retournement en son contraire. Par exemple, au cours d'une séance entière, Victor dit choisir, sans l'expliciter, « une image de calme qui est le contraire de quelque chose », reprend les phrases : « je ne suis pas calme », « comme une barque qui n'est pas bercée par la vague », raidit les jambes comme pour empêcher les mobilisations, bloque sa respiration, ne fait rien à

la reprise et reste longuement silencieux après la fin du temps de relaxation. J'ai aujourd'hui l'idée que Victor tentait de voir ce que je pouvais supporter de cette négation de chacune de mes propositions, mais aussi qu'il faisait concrètement l'expérience du non.

Je remarque aussi une façon étonnante d'appréhender le langage et les images qu'il peut véhiculer, comme un refus actif de la métaphore, qui s'est manifesté dès la 3<sup>e</sup> séance avec le boulet, et régulièrement ensuite : ainsi, lorsque j'indique « Les bras respirent », Victor commente : « Tu me passes un couteau pour faire des trous, parce que là mes bras ne respirent pas. »

A une autre séance, il fait mine de se planter des clous dans la main pour que celle-ci reste sur la source de la respiration. Est-ce qu'il essaie de saisir les traces de certaines expériences corporelles passées ? Je n'en sais rien, mais lorsque, marquant ma perplexité, je lui demande si cette position est désagréable pour lui, il répond par la négative et me confirme tout sourire que oui, il s'agit de voir ce que ça me fait. A la séance suivante, lorsque je dis « le dos se laisse porter par le matelas », il rétorque qu'il faudrait une scie pour découper le dos afin de le porter avec le matelas : il faut croire qu'il devait me sentir désarçonnée pour multiplier ainsi ces propositions !

## **Mes réticences**

Ma difficulté à supporter ce que Victor montre en séance m'a entraînée dans une fuite en avant : j'ai mené cette cure au pas de course, nous voilà arrivés à l'étape du visage sans que rien ne me semble pouvoir être entendu par Victor de la proposition de relaxation. Ce n'est pas qu'il ne se passe rien, bien au contraire, dans ces séances, mais leur contenu me paraît se figer progressivement dans un bras de fer, peut-être comparable, d'ailleurs, à celui que Victor connaît bien avec sa mère.

Etant au tout début de ma pratique de thérapeute en relaxation, j'ai à l'esprit qu'il s'agit, petit à petit, d'espacer les mobilisations, puis les touchers, et de laisser les silences permettre une appropriation par l'enfant de la proposition de relaxation. Portée par l'idée que les séances ne doivent pas être trop longues pour que les enfants ne s'ennuient pas, j'ai rapidement arrêté les mobilisations et limité les touchers.

Et ne parvenant pas à me laisser déborder par ce que Victor apporte, je me suis ralliée à certaines de ses résistances, prenant appui sur les miennes propres, notamment concernant la question du toucher.

En effet, j'ai participé en 2019 à la session de « formation » à la relaxation thérapeutique et je suis alors (en 2020) soucieuse du devenir du transfert dans ce cadre nouveau pour moi : est-il modifié ? « maternel » ? Qu'est-ce que toucher change et que fait-on quand on touche ?

J'ai été impressionnée par l'intensité des transferts révélée par les échanges au sein du groupe de formation. Par ailleurs à ce moment-là il me semble beaucoup plus difficile de ne pas vouloir « faire du bien » lorsque l'on touche la personne.

Le fait de se référer à un texte fixe, élaboré collectivement, ainsi que le travail en groupe, me paraissent offrir une canalisation des déferlements imaginaires et réels que la brèche ouverte par le recours au toucher rend possibles : l'enfant est un parmi d'autres, et ceci limite l'illusion d'électivité. Je travaille seule avec un petit groupe de 3 enfants dans mon service de soins, mais avec Victor, en libéral, c'est la première fois que je propose une cure de relaxation individuelle à un enfant.

La peur de la mort et celle des atteintes du corps sont infiltrées d'une dimension érotisée qui renforce probablement mes résistances à être présente dans cette cure : régulièrement, Victor me demande de l'enjamber après qu'il a chuté, cherche à toucher ma jupe, à caresser mes cheveux. Sûrement essaie-t-il aussi, par ces gestes, de me montrer comme le toucher manque pour lui dans ce travail.

## Moment de bascule

Les séances deviennent presque insupportables pour moi et je me décide à poser davantage de questions à Victor : au cours d'une séance que j'ai trouvée charnière, il m'explique que les clous qu'il demande pour fixer sa main à son ventre devraient lui permettre de ne pas bouger, car il a bien remarqué qu'il « bouge tout le temps » – c'est la première fois qu'il en parle de lui-même. Lorsque je lui suggère que lorsqu'on bouge, on n'est pas mort, il rebondit en disant à quel point il n'aime pas le sommeil, qu'il qualifie improprement, mais d'une façon signifiante, de « petite mort », en pensant citer Léonard de Vinci. Et quand il tombe, que fait-il ? C'est ce qu'il cherchait m'expliquer avec son idée de léthargique, me répond-t-il : quand il est « tout mou, il risque de tomber et de se faire mal », alors il préfère chuter volontairement.

Au sortir de cette séance très éclairante pour moi, je décide de recommencer le travail de relaxation presque à son début, en reprenant tous les touchers et les mobilisations dans une séance allant jusqu'à la généralisation, avec l'idée que quelque chose qui aurait pu avoir lieu dans ce travail n'a pas encore pu advenir.

Dès la séance suivante, Victor ne manifeste plus d'opposition et se montre nettement moins remuant. Il se laisse toucher. Une forme de passivité, qui n'évince plus la présence, est maintenant possible, et les chutes cessent.

Lorsque nous abordons à nouveau la respiration, Victor m'indique : « Je bloque ma respiration mais c'est volontaire, je te dis ça pour que tu saches. » Tout en lui indiquant qu'il fait peut-être une expérience, je note intérieurement qu'il me désigne comme témoin de cette expérience. Contrastant avec la recherche antérieure de couteau et de clous à cette étape, la première occurrence de la phrase « Je suis tout respiration » provoque de larges mouvements d'ouverture des bras et des jambes, sans commentaire.

Un peu plus tard dans le fil des séances, alors que je réintroduis précautionneusement le silence, Victor tourne la tête vers moi et me cherche du regard, restant fixé sur mon visage un moment avant de retourner la tête vers le plafond. Les silences seront désormais supportables, et jusqu'aux dernières séances, Victor sera « OK », comme il le dit, avec les propositions formulées par moi dans la cure.

Cette acceptation presque trop entière de ce que l'autre suggère m'interroge, et il me paraît important que Victor puisse exprimer de lui-même son souhait de mettre un terme à son travail de relaxation.

Alors qu'il avait d'abord affirmé que c'était sa mère qui allait « dire si on arrêta la relaxation », Victor s'est ensuite questionné pendant la séance que j'ai appelée charnière : « Je ne sais pas si pour progresser il faut continuer ou arrêter. »

Le second temps de cette cure aura duré six mois environ, et c'est seulement au terme de ces six mois que Victor a pu me dire qu'il souhaitait arrêter les séances, bien que ses parents m'aient indiqué à plusieurs reprises qu'il leur disait venir « pour faire plaisir à Mme Duchatelle ».

La question de la séparation était donc bien en jeu, mais également, pour Victor, la possibilité de dire non, et ce qu'il voulait.

Le cheminement de Victor dans ce travail reste à certains égards encore opaque pour moi. Les effets de la cure rapportés par ses parents ont été un apaisement, notamment dans ses rapports avec sa mère, et également à l'école et pendant les devoirs – moins d'autoreproches et de colère quand il ne réussit pas aussi bien qu'il le veut –, et davantage de relations avec ses camarades, la possibilité de se faire des amis. Lui dit qu'il pense que ça l'a aidé, que ça lui a donné confiance en lui.

Cependant, il se montre encore très soucieux de plaire aux autres et de convenir, est toujours en proie à des angoisses importantes quant à son père et me semble être resté très fixé à sa mère.

Il est d'ailleurs nécessaire, pour saisir ce qui se joue ici pour Victor, de préciser que sa mère continuait à le masser quotidiennement la dernière fois que je les ai reçus, entretenant entre autres une intrication du sexuel et de la mort pour cet enfant – elle le ranime sans cesse, pourrait-on dire – et qu'elle ne parvenait pas encore à se déprendre du corps de son enfant unique qu'elle a cru voir mourir dans ses bras.

### **Qu'est-ce qui a pu se passer avec cette reprise des touchers ?**

Avec Victor, il semble bien que le recours au toucher a pu être un moyen d'établir un contact dans un autre registre que celui de l'affrontement, puis d'ouvrir à la possibilité de se laisser toucher par les images proposées et ensuite de permettre l'accès à une certaine réalité de son corps : un corps qui ne soit pas juste rassurant ou valorisant pour ses parents, qui devienne son corps.

Ce que je peux en dire pour ma part, c'est que pendant la seconde partie de la cure, j'ai perçu la possibilité d'une présence de Victor au toucher. S'il anticipait les mouvements lors de certaines mobilisations, à d'autres le temps semblait se suspendre et quelque chose me paraissait se passer pour lui.

Des échanges ont accompagnés la reprise des touchers – je peux même dire qu'un dialogue a dès lors été possible, qui a porté notamment sur l'accès au calme, à distinguer de la menace de la mort, et que ce dialogue a sans doute permis, dans un second temps, que Victor puisse se laisser surprendre par ce qui pouvait venir de lui-même.

C'est cette hypothèse que je retiendrai aujourd'hui : les touchers ont peut-être permis à Victor de laisser la relation à un autre s'inscrire dans des coordonnées nouvelles, et de se laisser toucher par les mots en sortant un temps de la joute : ce n'est qu'après ce mouvement psychique que la concomitance du toucher et de la nomination qui caractérise la relaxation Bergès a pu trouver une efficacité pour Victor, faisant « exister » une à une chaque partie du corps, puis le corps dans son ensemble, puis, en s'effaçant, révéler le manque dont ce corps est marqué. Le moment où Victor a effectué ces larges mouvements après l'étape de la respiration correspond peut-être à cela : un moment de repérage à la fois du corps comme unité, et du manque qui le caractérise.

On pourrait ainsi dire que le toucher a rendu moins menaçant le symbolique véhiculé par le texte de la relaxation, et possible une ouverture sur un certain type de présence à soi. Ce processus a sans doute été facilité par le fait, important pour moi d'un point de vue éthique, que la dimension de la suggestion est présente dans la relaxation Bergès, mais toujours sous la forme d'une proposition, et, comme lorsqu'on est en position d'analyste, qu'il s'agit de ne pas vouloir pour l'autre ou à sa place.

Et d'ailleurs, pour Victor, plus qu'un changement manifeste et radical dans sa vie, il est probable que ce travail de relaxation thérapeutique a été l'occasion d'expérimenter le fait de vivre pour soi-même comme une alternative possible à la mise à disposition de soi et de son corps pour satisfaire les autres.

Ainsi, si Victor conserve pour l'instant une place de vigie auprès de sa mère, il a expérimenté le fait d'avoir été touché en relaxation thérapeutique et certainement perçu un écart entre ces touchers et les massages de sa mère. On peut supposer que ce constat aura ouvert pour lui la possibilité d'un choix quant à son propre corps et, à l'avenir, celle d'une séparation. Dans ce cas, ses éprouvés auront pu faire trou dans le savoir de la mère.

Pour finir, je voudrais saluer la patience dont ce jeune garçon a fait preuve avec moi, car il a remarquablement persisté dans son désir qu'il se passe quelque chose dans son travail, et ça passait par le toucher.

*(Trop peu de jouissance (de l'être) entre la mère et l'enfant au moment de la naissance, compensée par une jouissance en excès qui les enferme dans une boucle désormais, et dont le père accepte par ailleurs de se faire exclure ?*

*Aussi capacité d'être seul en présence d'un autre probablement possible ici.*

*Un éprouvé qui fasse trou dans le savoir de la mère : pour Victor, probablement oui / de façon peut-être un peu rapide, on pourrait faire l'hypothèse que la relaxation a été l'occasion pour Victor d'une seconde naissance, à son propre corps / mais voir dans l'après-coup ce que cela produira pour lui.)*